

Betty Yorillo

**SOUS LES MAINS
DE SHIVA**



Betty Yorillo

Sous les mains de Shiva

© Betty Yorillo, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4202-4

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages de ce roman, leur histoire et leurs prénoms sont totalement fictifs. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé est purement fortuite.

*J'aime ceux qui ne savent vivre
autrement que pour se perdre
car ils passent au-delà*

Friedrich Nietzsche

Aux hommes de ma vie

1

L'anneau de Saturne

*Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
d'une femme inconnue et que j'aime et qui m'aime,
et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend...*
Paul Verlaine

Quelle heure est-il ? se demanda Ana en se réveillant en sursaut. Minuit ? Deux heures du matin ?

— Oh la poisse ! s'écria-t-elle en allumant la lumière. Bientôt trois heures et demie !

Pour une fois que j'arrive à m'endormir à peu près normalement pensa-t-elle, je me réveille en pleine nuit, poursuivie par la même vision. La même, depuis des années...

— Quel affreux cauchemar ! murmura-t-elle en cherchant son paquet de cigarettes.

Toujours la même image, la même sensation d'étouffement... J'erre seule, sur une plage déserte. Le ciel est noir et plombé. Vision d'apocalypse. Je sens le vent fouetter mon visage avec violence puis tout s'assombrit à l'horizon. Je n'ai pas le temps de réagir. Une vague immense se dirige vers moi, à une vitesse inimaginable. J'essaie de courir vers la terre mais mes jambes me trahissent, je piétine, jusqu'au moment où le raz de marée me rattrape. Je perds pied, l'eau salée s'engouffre dans mes narines et dans ma bouche. Il suffit de quelques secondes, pendant lesquelles mes cris de terreur sont étouffés par la mer, pour que mes poumons se remplissent d'eau et agonisent sous une brûlure atroce. Je me débats longtemps tandis que mes bras et mes jambes gesticulent de façon désordonnée, puis je disparaiss sous l'océan, telle une épave humaine engloutie sous les vagues du désespoir... Jamais je n'arrive à voir ce qui se passe après, se dit Ana en aspirant une longue bouffée de fumée. Je ne sais pas moi, à quoi ressemble la mort par exemple ou à quoi ressemble l'au-delà ? Existe-t-il un paradis ? Un purgatoire ? Cette vie stupide rime-t-elle finalement à quelque chose une fois qu'on en a bien bavé, une fois que l'on s'est noyé et qu'aucun bateau, aucune bouée de sauvetage, ne sont venus nous porter secours ?

Ana se leva, sortit un long pull noir de sa commode sens dessus-dessous,

l'enfila à la hâte, puis se dirigea vers la chaîne hi-fi. Léonard Cohen. *I'm your man. Voilà le morceau qui me réanime, quand je me noie sous les flots de mes terreurs d'enfant. La musique aide la vie à recirculer dans mon corps, et cette voix, si chaude et si sensuelle, agit comme une caresse et un onguent sur les plaies qui ont meurtri mon cœur.*

Elle monta le son et se mit à dodeliner de la tête en se trémoussant doucement. La voix du chanteur se fit plus suave : *If you want a doctor on exam every inch of you... You know you can. I'm your man...* puis s'évanouit dans les volutes de fumée. Ana reprogramma la chanson en boucle. Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier et alla dans la salle de bain.

— Miroir, miroir, dis-moi si je peux redevenir humaine après m'être aspergé le visage d'eau froide ? déclama-t-elle en prenant une voix solennelle.

Elle brancha le néon et scruta son visage dans la glace. Ses cheveux noirs coupés à la garçonne étaient un peu ébouriffés et ça leur allait bien.

C'est fou, se dit Ana en esquissant un sourire, ce que j'essaie de faire tous les matins avec plus ou moins de succès, coiffer mes cheveux façon sauvageonne, si t'approches de moi j'te mords, mes nuits de cauchemar y parviennent avec un talent inégalable !

Elle observa ses yeux bleus, magnifiquement effilés comme ceux d'une panthère, sa peau lisse et diaphane à peine ombrée par un trop-plein de nuits blanches passées à peindre ou à fumer en regardant la lune, son cou gracile et féminin, à l'image de ces bustes de femmes qu'elle s'entraînait à sculpter depuis des semaines à la recherche d'une perfection esthétique inaccessible, et s'attarda sur ses lèvres douces et bien dessinées. Elle s'observa longuement, sans complaisance mais sans malveillance et en vint à la conclusion que si l'on aimait les femmes un peu androgynes, à la silhouette fine et à l'allure désinvolte et faussement « destroy », elle était jolie. Vraiment jolie. Elle se rafraîchit, enfila un jean moulant, un top en soie noir et des escarpins turquoise. Elle souligna ses yeux en amande d'un trait de khôl et mit du brillant sur ses lèvres. Son blouson fétiche sur les épaules, son sac à main soigneusement alimenté en paquets de cigarettes et en aspirine, elle était fin prête.

Puisque la nuit me hante se dit-elle, et qu'elle me chasse du royaume de Morphée, je vais la peindre en blanc jusqu'à ce qu'elle disparaisse et qu'on ne puisse plus la distinguer du jour. Alors peut-être me laissera-t-elle en paix.

Un miaulement réprobateur se fit entendre dans la cuisine.

— Je vais danser Mina, dit Ana en se dirigeant vers une petite chatte blanche angora, âgée de six mois. Ne t'inquiète pas, fit-elle en la caressant tendrement, je

rentrerai pour le petit-déjeuner et je te promets qu'on restera ensemble tout le week-end à écouter Chopin, à patauger dans la peinture et à manger des croquettes !

Mina cligna des yeux d'un air complice, Ana prit ses clés dans son sac, ferma la porte à double tour, puis sortit dans la fraîcheur de l'aube printanière.

*

Elle gara son Austin devant le « Rainbow bar ».

Le pub, plein à craquer le vendredi soir, commençait à peine à se vider. Les gens étaient debout, serrés les uns contre les autres, buvant, riant, et s'interpellant d'un bout à l'autre de la pièce enfumée pour couvrir le son de la musique qui redoublait d'intensité. Ana aimait beaucoup ce lieu que la patronne avait décoré avec goût et qui lui renvoyait en miroir la violence créatrice, la sensualité et la rage de vivre qui grondaient en elle. Les fenêtres étaient recouvertes d'épais rideaux de velours pourpre, les tables rondes en bois sombre semblaient tout droit sorties de la caverne d'Ali Baba. Les lampes, suspendues au plafond étoilé, rivalisaient d'étrangeté, de couleurs et de beauté. Les murs étaient recouverts de tableaux en tous genres : lithographies érotiques savamment choisies, reproductions de maîtres, masques de théâtre, têtes d'éléphants – en ébène, en bois peint, en argile – portraits d'actrices en noir et blanc... C'était une sorte de bric-à-brac baroque et original qui avait été agencé avec un sens aigu de l'esthétisme et de l'harmonie. Le bar, monté sur un aquarium géant, rappelait le design à la fois dépouillé et sophistiqué des grands bars américains. Des centaines de bouteilles d'alcool, venues des quatre coins du monde – la patronne était brésilienne et avait passé plus de dix années à parcourir la planète, à la recherche des trésors qu'elle pourrait offrir à sa clientèle parisienne – surplombaient une large étagère de bois lustré, et des verres à cocktail de toutes les formes et de toutes les tailles s'abandonnaient au regard hypnotisé des clients qui ne parvenaient pas à se lasser de cette atmosphère sensuelle et intemporelle.

Ana fit un signe de tête à plusieurs habitués qui l'avaient reconnue, enleva son blouson, et se dirigea vers le bar.

Un homme, d'une quarantaine d'années, y était installé. Grand, les cheveux bruns qui tombaient nonchalamment le long de sa nuque, il dégageait un troublant mélange d'élégance et de désinvolture. Il leva les yeux pour passer sa commande au barman et son regard s'attarda sur Ana qui venait de s'asseoir à

proximité sur un tabouret de cuir.

— Salut Moïra, fit-elle en embrassant la patronne.

— Qu'est-ce que je te sers ma chérie ?

— Un scotch ! s'entendit-elle répondre, au moment où une voix d'homme venait de passer la même commande à deux mètres d'elle.

— Sec ! fit l'homme en plongeant ses yeux dans les siens.

— Glace ! précisa-t-elle en soutenant son regard.

Ana était habituée à ce que les hommes la regardent et la courtisent. Elle n'était pas de celles qui rougissent ou qui s'effarouchent du désir masculin. Elle ne sourcilla pas lorsque les yeux sombres de l'homme glissèrent sur sa poitrine et le long de ses jambes. Elle prit d'ailleurs un plaisir manifeste à l'examiner à son tour, en portant son verre à ses lèvres...

Il avait le teint basané de ceux qui ne craignent ni le vent ni le soleil mais qui fuient comme la peste les coquetteries du bronzage artificiel. Ses cheveux, épais et brillants, ondulaient légèrement sur ses épaules. De longs cils noirs bordaient ses yeux au regard intense et étincelant. Sa bouche était ferme et désirable, et les rides qui creusaient ses joues trahissaient l'inquiétude, la tension intérieure, et les combats d'un homme qui ne capitule pas devant la tempête.

Ana regarda les mains de l'inconnu (elle expliquait un jour à Michèle sa meilleure amie, qu'elle ne pouvait désirer un homme, même sublime, dont les mains la rebutaient ou lui paraissaient insignifiantes) et sentit un frisson parcourir son dos. Elle eut immédiatement envie de ces mains sur elle. Fines mais musclées, elle les imagina jouer sur son corps, comme les doigts d'un pianiste sur son instrument sacré. Elle décela à travers leur douceur et leur fermeté, la capacité d'ouvrir la porte de ses rêves secrets, la force de jeter au loin la clé qui emprisonnait son cœur dans sa poitrine, l'audace de cravacher la monture passionnée de l'amour pour qu'elle puisse s'envoler jusqu'aux étoiles, et dérober au passage, l'anneau brillant de Saturne.

— Je m'appelle Sam, dit-il sans la quitter des yeux.

— Je m'en fous, répondit-elle en vidant son verre.

Il éclata de rire et son regard devint irrésistiblement doux. Cette fille lui plaisait vraiment, il ne la laisserait pas s'en sortir comme ça.

— Vous ne portez pas de soutien-gorge ? questionna-t-il d'un ton neutre.

— Ni soutien-gorge ni culotte répondit-elle en le défiant, et vous ?

— Les slips, je trouve ça ringard, répondit-il calmement, et les caleçons... Ça dépend de leur forme et de leur texture.